

SIMPLE ÉPHÉMÈRE

Benjamin Dejenne

Simple éphémère

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-1672-7

© Benjamin Dejenne

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À ma muse...

I

**COMME UN
DIAPORAMA**

1.

- Tu me ressembles !
- Tu me ressembles aussi !
- Tu m'aimes ?
- Oui !
- Oui ? Moi aussi je t'aime ! Tu es mon frère !
- Je t'aime mon frère !
- Si on montrait à notre mère qu'on est là ?
- Oh ouais, bonne idée !
- Quand je dirais 3 ?
- OK !
- 1... 2... et... 3 !
- Coups de pied dans le ventre !
- Youhou !
- Ouais !
- C'est trop bien !
- On l'a fait réagir !
- Tu veux un peu de liquide nutritif, frerot ?

Voici un exemple parmi les moments que l'on partageait avec mon frère. Nous n'étions même pas encore nés, que notre complicité était déjà là. On adorait jouer à faire réagir notre mère, lui montrer qu'on était là, qu'elle pourrait bientôt nous voir, et bientôt nous tenir dans les bras.

Parfois, avec mon frère, nous nous mettions l'un collé à l'autre, nous dormions des heures, heureux, en suçant nos pouces, nous ne pensions à rien, juste à nous, notre fraternité et la chaleur du ventre de notre mère.

— Pourquoi tu t'endors déjà ?

— Laisse-moi... dormir... un peu...

— Eh oh, réveille-toi !

—...

— Réveille-toi, je veux jouer avec toi ! Continuer notre complicité !

— Oui... mais... pas... tout de suite... je suis fatigué...

— Frérot ? Frérot ?

—...

— Dans deux mois, on sortira d'ici, et à nous la liberté ! On ne sera plus dans cet espace réduit !

Je me sens en meilleure forme qu'avant, j'ai l'impression d'être deux, et toi mon jumeau, je te vois te décomposer petit à petit, je crois que je t'ai vampirisé. Frérot, je t'aime ! Sache-le ! Mais je dois sortir maintenant...

En quelques secondes, les nuages vinrent, ils étaient noirs, tellement noirs qu'ils devinrent bleus, comme un reflet de l'océan, comme à Montréal. La colère gronde, la maternité est au complet, le bloc obstétrical devient une usine de naissances.

Il pleure le nourrisson, il pleure dans son incubateur, il a perdu son frère, il ne sait plus où il est. Sortir de ce ventre si doux, c'est trop dur, il est complètement paumé, et pas assez adulte pour se débrouiller dans ce monde en rouge en noir et en blanc. Tu ne peux plus rien pour lui, tu ne peux pas changer son destin...

2.

— Tu voudras faire quoi plus tard ?

— Retraité, comme papy !

3.

— C'est bien, mon fils ! Tu vois, tu y arrives sans soucis ! me dit mon père en souriant.

Et moi je pédale avec un sourire d'émotion, je suis un grand maintenant ! Je fais du vélo sans les roulettes ! Et oh là ! Vlan... Je suis tombé, heureusement dans l'herbe, pas de mal. Mon père rigole.

— C'est le métier qui rentre.

Quelques minutes plus tard, je tenais sur mon vélo avec la notion d'équilibre, je ne tombais plus, et sur le chemin devant la maison, je faisais des allers et retours tranquillement, sans risque de me faire culbuter par une voiture.

Je rentrais à la maison et pour me féliciter ma mère m'avait préparé des crêpes. Un goûter qu'on partageait tous les trois autour de la table de la cuisine.

4.

Nous venions de ranger nos affaires, la cour était toute blanche, nous étions trop contents, impatients d'aller dehors, impatient de jouer !

— Allez-y ! nous dit la maîtresse ;

Ce n'était pas la récréation, mais la neige est un événement trop important pour ne pas être loupé, et nous nous sommes dirigés très vite vers les portemanteaux pour mettre nos blousons, écharpes, gants et bonnets. Un air frais, le paysage nous émerveillait !

— Bataille de boules de neige ! s'écria Aurélien.

Et on commença à créer notre champ de bataille, tous ensemble, filles comme garçons !

J'avais, en faisant rouler ma boule de neige, elle était limite plus grosse que moi. À plusieurs, nous formions un muret pour nous protéger des futures attaques de boules de neige du camp adverse. Ania et Lionel préparaient des boules et les cachaient derrière les thuyas, pour ne pas être volé par nos adversaires du CE2.

— À l'attaque ! s'écriaient les deux chefs d'équipes en même temps !

La bataille était lancée, CP et CE1 contre les CE2 ! Les boules de neige tombaient autant que les flocons, on les évitait de justesse ou on se les prenait, on rigolait, on courait, le sourire aux lèvres ! Certains pleuraient en se prenant une boule de neige pleine figure, d'autres se cassaient la goule en glissant dans la neige.

Pendant que Nicolas éclata une énorme boule de neige sur la tête d'un CE2, la maîtresse nous regardait, riant de la scène, emmitouflée dans son long manteau pour se protéger du froid, elle était gelée malgré tout sous le préau. Elle avait appelé les parents pour qu'ils viennent nous chercher plus tôt.

En pleine bataille, certains parents arrivaient pour récupérer leur enfant, petit à petit, il manquait du monde sur le champ de bataille. Et plutôt que de continuer notre guerre, on se réunit tous, et Ania proposa de faire un concours de

bonhommes de neige, ce que nous trouvions être une excellente idée.

Je me mis à l'œuvre avec Jonathan, on se remit à refaire des boules de neige, on en empila trois, et on mit des cailloux sur la plus haute des trois boules, pour faire les yeux et bouche. Une brindille pour faire le nez. Sur la deuxième boule, on mit deux branches pour faire les bras. Avec d'autres cailloux on fit des boutons de veste.

— Antoine !

J'entendis une voix très familière m'appeler. Je me retournai, et je vis mon père derrière moi, je courrai vers lui trop content de le voir, et je lui sautai dans les bras. Il m'embrassa, et me dit qu'il venait me chercher car ma journée était terminée à cause de la neige.

Je regardais mes copains, continuant de jouer, Jonathan continuait sans moi, le champ de bataille était devenu un champ de bonhommes de neige, certains avec des écharpes, d'autres avec des chapeaux, qui va gagner ? Ils me le diront sûrement demain.

Je retournai dans la classe pour récupérer mon sac d'école et dire au revoir à la maîtresse, et puis je suivis mon père en direction de la voiture.

5.

Mes parents, mes grands-parents, ma marraine, mon parrain, mes oncles, mes tantes, mes cousins, mes cousines, toute la famille était là, même les amis proches de la famille. Tous réunis autour d'une grande table, d'un grand repas.

Les lumières s'éteignirent, il faisait sombre, ma mère arriva avec un gâteau sur lequel des bougies étaient allumées, et tout le monde se mit à chanter :

*« Joyeux anniversaire,
Joyeux anniversaire,
Joyeux anniversaire Antoine,
Joyeux anniversaire ! »*

Ma mère posa le gâteau devant moi, il y avait 7 bougies, eh oui, j'avais 7 ans, j'étais un grand... Mon père me prenait en vidéo, pendant que mes grands-parents me prenaient en photo. Je soufflai les bougies dans un seul et même souffle. Je fis un vœu, celui qu'Anne-Laure, la plus belle fille de l'école, m'aime !

Chacun me donna des cadeaux, allant d'un jeu vidéo pour mes parents, à des vêtements par mes grands-parents, une montre par mon parrain, un vélo par ma marraine, des francs pour d'autres, des jeux de société pour d'autres encore.

Durant l'après-midi et la soirée qui suivit, avec mes cousins et cousines, on profita des jeux et jouets que je venais de recevoir. J'étais gâté, cette journée était pour moi, rien que pour moi.

6.

Au bout de ma canne à pêche de trois mètres, le nylon était tendu, le flotteur était déjà sous l'eau depuis quelques longues secondes. Je relevais ma prise, un beau gardon était

en train de se débattre au bout de l'hameçon, tentant désespérément de retourner dans l'eau.

— Papy ! Papy ! J'en ai eu un ! J'ai attrapé un poisson ! dis-je à mon grand-père qui pêchait pas loin de moi, avec du matériel autre que le mien.

— C'est bien Titi ! me répondit-il en remontant son lancer.

Je pris le gardon gluant et froid dans ma main, en serrant ma canne entre les cuisses, je retirai l'hameçon avec l'autre main. Je jetai enfin le poisson dans une bourriche. C'était ma première prise de la journée.

Quand j'entendais un des lancers de mon grand-père se dérouler. Mon grand-père ne l'entendait pas, lui.

— Papy ! Y a un de tes lancers qui se déroule ! lui dis-je en montrant du doigt.

Il se leva rapidement en posant sa canne sur son piquet, et se dirigea en marchant vite vers le lancer, qu'il prit et commença à mouliner. Au bout de quelques minutes de débat, on vit le dos de la prise, un gros poisson !

— Titi, ramène-moi l'épuisette ! me lança-t-il.

Je m'exécutai et revins rapidement vers lui, excité à l'idée de voir le gros poisson.

— Vas-y, mets-la dans l'eau, laisse dépasser un tout petit peu le bord pour que je le dirige vers ce point.

Il se débattait avec le poisson, et épuisé à force de se débattre, au bout de quelques minutes, le poisson finit par se laisser mener. Mon grand-père l'amena tranquillement vers l'épuisette, que je soulevai une fois le poisson dedans.

On échangea les rôles, je tenais le lancer, pendant que mon grand-père sortait le poisson de l'eau, une énorme carpe se

débattait dans l'herbe. Papy la pesa, elle faisait 6 kg, une bonne prise pour un début de journée.

7.

« C'est vraiment con les papillons de nuit, ils se dirigent toujours vers la lumière, ils n'ont qu'à être des papillons de jour... » se disait-il intérieurement en regardant le lampadaire au coin de la rue.

L'image se stoppe, l'image se grise, on s'arrête sur un enfant qui regarde par la fenêtre. Je me souviens de cette fenêtre, et du paysage que l'on pouvait voir à travers : une nuit calme recouvrait une prairie, au milieu de laquelle trônait un arbre, un pommier, dans lequel il m'arrivait de me percher pour en cueillir les fruits par gourmandise. Le lampadaire éclairait des chauves-souris chassant les papillons de nuit, moucherons, moustiques et insectes en tout genre.

En arrière-plan de ce paysage, la nuit était dérangée par un vacarme assourdissant, bruits métalliques, bruits de roulements, à mon niveau ce n'était qu'un simple bourdonnement, un train passait à folle allure, on aurait cru un ver luisant éclairant la nuit.

Il devait être une heure ou deux du matin, l'enfant de dix ans regardait par la fenêtre du premier étage, sorte de hublot, il n'arrivait pas à dormir. La maison était sans bruit, je restais le seul éveillé, le seul à penser. Qu'y a-t-il derrière le ver luisant ? Qu'y a-t-il autour de la maison ?

Un jour, l'enfant ouvre la fenêtre, et part sur le chemin, à la rencontre de ses peurs inconscientes. Le village était endormi, j'apprécie ce vent et cette fraîcheur, au milieu de la nuit. Des pleurs ? J'entends des pleurs ? De bébé ? Provenant

de la prairie ? Je tends l'oreille, quand les feulements de deux chats me firent sursauter, miaulements, grognements et soufflements se firent entendre, les chats se défiaient et se battaient entre eux, marquant leurs territoires.

Mes pas me guident vers un chemin menant à la forêt, dans lequel je m'enfonce. Ce ne sont que des arbres, mais la nature prend une toute une autre facette la nuit. Plus je m'enfonce dans la forêt, plus ils deviennent grands et terrifiants, l'imagination me fait apparaître des yeux rouges menaçants, le bruissement des feuillages est comme un murmure, pour me tendre un piège.

L'adrénaline me donne de la vitesse, je me mets à courir, mes poumons s'emplissent d'air, je cours m'écartant de mon chemin, je cours sans vraiment de direction, je suis perdu, je cours sans savoir où aller, je cours.

Plus je cours, plus je me sens prisonnier, quand une chouette blanche m'arrête par sa beauté, je la suis jusqu'à une clairière, éclairée par le visage souriant de la pleine lune.

Traversant la clairière, j'entends un gros « plouf », un point d'eau n'est pas loin, je me dirige vers l'endroit d'où semblait venir le « plouf » pour entendre des bruits d'eau, quelque chose est dans l'eau en train de nager.

Je trouve un lac à quelques pas, et je vois quelques ragondins au bord de l'eau. Plus loin au milieu du lac, habillée d'une robe bleu pâle et éclairant ces eaux, une femme semblait dormir et flotter. Du haut de mes trois pommes, je me devais de la sauver, avant qu'elle ne se noie.

Et je saute d'un bond dans l'eau, me retrouvant au fin fond des abysses, regardant passer un dragon aquatique au-dessus de ma tête, nageant tranquillement, se laissant guider par un halo de lumière lunaire transperçant ces eaux.

Regardant le dragon s'éloigner, je remonte à la surface, pour reprendre mon souffle, mes poumons se gonflent au moment où ma tête sort de l'eau. Je me retourne un instant, et je vois ce bateau en flammes, un voilier pirate, prêt à couler sous l'incendie. Et passant de chacun des deux côtés de ma tête, des barques vont en direction des dégâts, elles sont remplies de soldats anglais typiques des guerres napoléoniennes, prêts à attaquer, à en croire la scène. Je rejoins le bord du lac, me renfonçant à nouveau dans la forêt, j'entends derrière moi l'explosion du voilier.

Je monte une légère pente en direction de la Lune, dans le calme absolu, un hurlement canidé résonne à travers les bois, un loup hurle à la mort, cherchant son chemin, cherchant sa louve. Je suis comme lui à ce moment-là, je suis comme lui, je cherche mon chemin au sein de cette nuit.

Une ouverture sous cette terre, une grotte naturelle ? Pourquoi pas ? J'y rentre, oui mais je ne vois rien, pas de lumière, le noir complet, le temps s'écoule, et je me recroqueville sur moi-même en position fœtale, le front sur les genoux, je me cache, et pleure en silence, dans l'espoir d'être compris dans ma douleur. Est-ce que quelqu'un arrivera à m'aider ?

D'un coup, la grotte s'éclaire, des flambeaux accrochés aux murs se sont allumés, des rochers de calcaire écroulés, la grotte est assez basse de plafond, et je remarque des peintures sur les murs, je me rapproche, je distingue qu'elles sont peintes à la main, elles représentent des scènes d'hommes chassant divers animaux, peintures préhistoriques, grottes du néolithique ?

En regardant plus en détail, je remarque un peu plus bas dans la grotte, un escalier taillé à même la roche, je descends vers

celui-ci. Me menant ainsi à une grande salle, l'intérieur d'une cathédrale, avec ses voûtes gothiques, mes pas résonnent au sein de l'architecture. Un labyrinthe se tient au milieu de la nef et, de ce labyrinthe, se présente un halo de lumière vert allant vers le plafond infini.

Sur l'un des murs de la cathédrale, trône un vitrail, principalement rouge et bleu. Une femme est représentée sur ce vitrail, cette vue m'apaise et me fait peur à la fois. Peu importe, je ne reste pas là au milieu de mon angoisse, direction l'extérieur.

La porte se referme derrière moi ; devant moi, il n'y a que le vide, dans lequel je tombe littéralement, traversant les nuages, le ciel bleu, je tombe, le vent fouettant mon visage, je tombe à grande allure, pas de sol en dessous de moi, heureusement car vu à la vitesse à laquelle je vais, je ne survivrais pas.

Mais le sol arrive malgré tout, enfin je ne tombe pas dedans directement, je traverse un volcan, arrivant au centre de la terre, un lac souterrain m'arrête, il ne suffit plus que de remonter, c'est la deuxième fois que je tombe dans l'eau en un rien de temps. Reprenant mon souffle à la surface, je contemple les stalactites tombant lentement du plafond de ces souterrains.

Et le lac se vide, comme on vide une baignoire, je me sens aspirer par le fond, je suis pris dans un tourbillon, le siphon du lac, je pars avec les eaux usées ; dans quelle canalisation vais-je ? Je glisse dans un toboggan d'eau, des mètres et des mètres de glissade pour arriver au fin fond d'un autre lac, mais gelé cette fois-ci, tellement gelé que je ne peux reprendre mon souffle à la surface, je suis bloqué par la glace.

Dans la panique, je tape de toutes mes forces contre la couche de glace, mes mouvements sont ralentis, et j'ai beaucoup moins de force, néanmoins une fissure apparaît, avant que la glace ne devienne des milliers de morceaux de verre cassé.

Une nouvelle fois, j'ai une sensation de tomber dans le vide, et dans l'eau cette fois-ci, mais la chute s'arrête, je ne suis plus dans l'eau, mais dans une bulle de savon, je voltige dans le ciel, le soleil, les nuages, un arc-en-ciel, et la bulle éclate, me laissant tomber dans une carafe d'eau mélangée à du sirop de grenadine.

Je bois le contenant de la carafe, me faisant grandir, la carafe explose sous la pression de ma croissance, et je me lève, je suis debout regardant des chaussures volantes se diriger vers l'arc-en-ciel proche du soleil.

Je ferme les yeux, appréciant l'air pur au milieu des nuages, appréciant la fraîcheur et le vent, en fermant mes yeux, je donne la capacité à mes autres sens de se développer. Mes cheveux suivent le vent, ma peau frissonne, il y a une légère humidité dans l'air, un parfum de forêt arrive à mes narines, un bruissement de feuilles se fait entendre... Ai-je encore changé de lieu ? Je suis bien au niveau des nuages, je suis bien là-haut, moi !

J'ouvre les yeux, je me retrouve de nouveau pratiquement dans le noir, au milieu de cette forêt, de cette interminable forêt... J'avance dans le noir, j'avance droit devant, j'avance dans l'espoir de pouvoir rentrer chez moi, de retrouver ma chambre, mon lit douillet, et mes jeux. J'avance espérant trouver la lisière.

Un pavé, des pavés, un chemin de pavés, je le longe, au loin il y a un arc de triomphe, une voie romaine ? Comme dans les livres mythologiques ? Et j'entends une marche au pas, des

bruits métalliques, des soldats romains et leur centurion marchant sur cette voie. Ils sont verts transparents et brillants dans le noir, limite fluorescents. Des fantômes ?

Je les laisse passer, sans aucun bruit, sans le moindre mouvement, je ne veux pas qu'ils me repèrent, j'ai peur, que me feraient-ils ? Une fois la menace au loin, je traverse la route de pavés, pour continuer mon chemin entre les arbres.

J'entends un animal proche de moi, mon cœur bat à toute allure, j'entends ses pas lents, j'espère que ce n'est pas un prédateur, je suis incapable de fuir bien loin avec cette forêt, il me rattraperait en moins de deux. Je l'entends se rapprocher tranquillement de moi. Pas de bruit, et puis enfin je le vois, il mesure à peu près un mètre de haut, il est gros et court sur pattes. De couleur grise, un gros bec, c'est un dodo, je croyais que ça n'existait plus comme animal, que ça avait disparu depuis longtemps, que la race était éteinte.

Et je le vois là, en train de marcher tranquillement regardant tantôt le sol, tantôt devant lui, sûrement sait-il où il va, animal étrange qu'est le dodo !

Je lève mon regard, je remarque plusieurs points blancs brillants dans le noir un peu plus loin, je m'avance dans leur direction, bien décidé à satisfaire ma curiosité, bien décidé à avancer toujours et encore.

J'arrive à quelques mètres de ces points blancs, et ils prennent enfin forme, ce sont des champignons, d'une bonne hauteur, des champignons brillants dans le noir, tout brille ici, tout brille dans cette forêt. Et ils brillent d'une couleur bleutée, ces champignons !

Et une boule de lumière voltige lentement devant moi, je la suis du regard, je la suis tout court, m'emmenant à travers les arbres, quelques mètres plus loin jusqu'à une petite marre

d'où sortent des vapeurs violettes. Ce lieu est bien verdoyant, il y a là des femmes miniatures, des nymphes et des fées ! Elles prennent leur bain dans cette marre, jouant de la musique pour certaines sur des harpes ou des lyres, mangeant des fruits pour d'autres, elles doivent garder cette forêt.

Je retourne sur mes pas, essayant toujours de trouver la lisière de la forêt, encore une fois je tombe sur une nouvelle scène, des nains de jardin sont là, partout, comme si on leur avait rendu la liberté, et qu'ils étaient mieux dans la forêt, plus heureux que dans un vulgaire jardin, enfermé dans une prison de grillage. Ils sont là, avec la pleine lune, ils commencent à prendre vie, ils se transforment petit à petit, devenant plus fins, leurs bonnets deviennent trop grands, comme leurs mains, et comme leurs pieds, les visages deviennent squelettiques, des dents pointues poussent, un air malicieux se trace sur leurs visages... Des korrigans ! Ils courent tous dans la même direction, je les suis discrètement, par peur qu'ils ne me fassent les quatre cents coups ! Ils rejoignent un village miniature au milieu de cette forêt, un village où les maisons sont des gros champignons, où les immeubles sont des arbres. Les esprits farceurs de la forêt, cette peur quand on se retourne après avoir entendu des bruits de pas dans les feuilles mortes qui recouvrent le sol des bois.

Marcher, marcher, marcher, je ne tourne même pas en rond, je ne repasse pas aux mêmes endroits, juste j'avance, sans jamais trouver de sortie, suis-je dans un tourbillon ? Un cauchemar ? Et je tourne, je tourne, je tourne, et je tombe dans le vide, m'arrêtant dans l'espace-temps, je suis dans le noir et face à moi un balancier qui va de gauche à droite qui fait des va-et-vient, aucun bruit autour de moi, sauf le tic-tac de la pendule. Je regarde l'heure sur l'horloge au-dessus, les aiguilles fonctionnent dans le sens antihoraire, avant de

s'arrêter, et puis l'horloge fond, s'étale sur le sol noir, sous mes pieds.

Un vertige, j'ai le vertige, ma tête tourne, ça cogne et ça résonne dans la caboche, ça me fait perdre l'équilibre, je vacille, je m'assois le temps que ça passe, je m'assois les genoux sur le front, le temps que le vertige passe. Je regarde en face de moi, une statue, un ange abattu, un ange triste, un ange sous la douleur, un ange déprimé, voilà ce qui me fait face. La tristesse et la douleur sont évoquées dans un beau marbre blanc.

Si seulement j'avais des ailes pour pouvoir m'envoler, pour pouvoir retrouver ma maison, ma chambre, si seulement j'étais Icare, je m'envolerais au-dessus de ce labyrinthe. Ou si même simplement j'étais une fourmi volante, je pourrais voler droit devant, sans jamais m'arrêter et trouver la sortie de ce monde, de cet univers qui ne veut pas que je m'enfuie.

Je suis assis sur la terre fraîche, devant moi une rivière coule, des bras squelettiques sortant de cette rivière, essayent de s'échapper de ce torrent, ne savent peut-être pas nager, se noient... Et je sens le sol trembler sous mes fesses, des arbres enneigés s'affaissent dans la rivière, la terre est-elle trop meuble pour supporter leur poids ? Et les bras s'agrippent aux arbres, essayant de tenir, de sortir de l'eau, mais en vain...

Je marche le long de cette rivière, trouvant un arbre, auquel est attachée avec des cordes, une femme, elle suffoque, elle a mal, elle a peur, j'entends résonner son cœur à travers mes tympanes, c'est comme un tambour. Elle a été torturée, elle est sur le point de mourir, puis-je encore la sauver ? Elle crie, elle m'effraie, puis-je l'aider ? Et l'arbre s'écroule sur le sol, écrasant la femme.

L'arbre bouge, l'arbre est tiré par les racines, des cordes à ses racines, un troll le tire, un feu derrière lui. Je me cache, je regarde, des trolls sont là, travaillant le bois, les arbres. Je dois m'enfuir avant qu'ils ne me trouvent et me capturent, je pourrais finir comme festin.

Une force me serre à la jambe, je me sens voler, je regarde ce qu'il se passe ; un troll vient de me prendre, il ouvre grand sa bouche, m'avale et par chance sans me croquer. Je tombe dans le vide, je dois sûrement passer dans l'œsophage, direction l'estomac. La chute me paraît interminable, quand enfin je tombe au fond d'un puits, la nuit étoilée au-dessus de ma tête, comment vais-je faire pour remonter ?

Et si, au contraire, je m'enfonçais ? Je plonge la tête sous l'eau, un banc de baleines d'une cinquantaine de centimètres passe à côté de moi, je regarde ce magnifique spectacle m'émerveiller. À côté d'un vrai rorqual de trente mètres de long, je sais que j'aurais peur, je serais pétrifié par la grandeur de l'animal, aussi inoffensif soit-il.

Ma peur d'aller nager, non je n'ai pas peur de l'eau, juste je ne sais pas ce qu'il se passe sous moi dans ces moments-là... J'imagine me retrouver face à un requin blanc, face à un calamar géant, une raie géante du pacifique, un crabe royal d'une envergure d'un mètre cinquante, et pourquoi pas un requin préhistorique ou même un mégalodon ?

Et je vois une montagne immense, glacée, je la gravis en nageant, plus je la remonte et plus je m'éloigne du sommet, je me rapproche de la surface, enfin ma tête sort de l'eau. Je me mets à respirer à pleins poumons, de la fumée blanche sort de ma bouche à chaque expiration, il fait froid. Je grimpe sur la face non cachée de l'iceberg, et je m'assois, je regarde autour de moi. L'océan à perte de vue, l'océan et un bateau en train

de couler, un immense bateau de plusieurs centaines de mètres de long, emporté vers le fond comme le Titanic. Un cachalot passe le long de l'iceberg, je vois son dos de là où je suis, il crache de l'eau par son orifice.

Une barque m'attend, amarrée à l'iceberg, je l'utilise pour m'éloigner et retrouver la terre ferme, et je me mets à ramer, m'éloignant de l'iceberg. Des dauphins me suivent, et s'amuse à me sauter par-dessus, c'est magnifique, ils jouent, ils m'amuse, me font oublier que je suis perdu au milieu de nulle part. Et je rame, encore et encore, un très long moment, je rame jusqu'à ne plus rien voir, la mer est si calme, pas une vague. J'arrête de ramer, j'ai froid, je tremble, je grelotte.

Une corde tombe du ciel, pas de pont au-dessus de ma tête, la corde provient de l'espace et me paraît infinie. Comme un nouveau défi, je grimpe à la corde, je grimpe à m'en brûler les mains, je grimpe à en avoir le vertige, des minutes durant, je ne vois pas la fin. Je regarde en dessous de moi, je vois la Terre, j'ai dépassé le ciel, dépassé la couche d'ozone, je suis dans l'espace et je me dirige vers l'inconnu, quoique maintenant à y regarder, je vais en direction de la Lune.

Arrivé à sa surface, je vois un homme, un clown en train de pêcher dans l'espace, peut-être pêche-t-il dans l'espoir d'obtenir une météorite au bout de son hameçon ? Il est dans la solitude et le calme absolu, je ne le perturbe pas, je ne suis même pas sûr qu'il me remarque. Et un canon envoie des missiles vers la terre, un canon immense, plus grand que la grosse Bertha.

Et mon cœur se resserre, je me retrouve à genoux, à voyager dans l'espace, visitant le système solaire, voyageant autour de Jupiter, surfant sur les anneaux de Saturne, me perdant dans

le bleu de Neptune et d'Uranus. Je vais jusqu'à la ceinture d'astéroïdes, autour de notre système solaire, regardant le soleil comme une bille brillante dans ce noir complet, une étincelle dans une immense salle noire. Je défile sur la voie lactée, je voyage à la vitesse de la lumière, je me perds au milieu des étoiles, des constellations, je me perds dans l'infiniment grand.

Pris d'une crise de vertige, je m'arrête, me retournant, je me retrouve face à un tourbillon noir et blanc, je perds la tête ; en son centre, il y a une tête d'éléphant, avec un corps d'homme et quatre bras, un dieu Indou, Ganesh ! Il me regarde et danse, danse, danse, et m'envoie son pied en plein dans la tête, m'envoyant valser dans un KO monumental.

J'atterris sur un pendule de Newton, assis sur une des boules d'extrémités, je ne suis pas sur celle qui bouge, mais sur celle qui va recevoir le choc, et je vois la boule qui revient vers les autres, je voudrais m'agripper, mais trop tard, je suis éjecté du pendule comme un vulgaire projectile. Le vent fouette mon visage, je suis aussi rapide qu'un éclair, et je me déplace dans l'espace à la vitesse de la lumière, je suis une comète, me retrouvant dans sa queue, me rapprochant de sa chevelure, puis de son noyau, un vent de liberté au milieu de l'espace.

De courte durée, car elle explose, et j'explose avec elle, en mille morceaux de verre, et je me retrouve sur un sol noir, je brille de mille feux, et mes morceaux se rejoignent un à un, recomposant mon corps. Je regarde mes mains, mes jambes, je touche mon ventre, mon torse, ma tête... Oui, je suis entier, et en une seule et unique pièce ! Mais au milieu d'un cercle de chouettes et hiboux me regardant, prêts à me donner un coup de bec pour me manger.